

Jonas

Hervé Dumez

Une vie entière¹ ne suffirait probablement pas à lire tous les commentaires qu'a suscités ce tout petit livre², charme de simplicité, si court qu'il est lu de son début à sa fin comme haftarah au jour de l'expiation, Yom Kippour.

Jonas signifie colombe, et évoque la paix. La tradition veut que celui qui portait ce nom ait été cet enfant unique mort pour la douleur de sa mère, déjà veuve, qu'Élie ressuscita en remerciement de l'accueil qu'il avait reçu dans un temps de détresse et de famine. On nous dit qu'il était fils d'Amitthaï, ce qui ne signifie pas grand-chose, ce père nous étant inconnu. Sauf qu'il s'agit plus probablement d'un indice : Amitthaï sonne très proche d'émeth, la vérité, qui commence par la première lettre de l'alphabet, aleph, et se termine par la dernière, thav, constituant à ce titre l'un des piliers sur lequel le monde tout entier repose. Autour de Jonas flotte donc comme un halo de paix et de vérité.

Et voilà que Jona ben Ammitthaï entend une voix qui lui enjoint de se rendre à Ninive pour prophétiser contre elle, c'est-à-dire annoncer sa destruction.

Confrontés à la même situation, certains ont essayé de discuter. Amos, par exemple : « Je ne suis pas prophète, ni fils de prophète. Je suis bouvier, et soigneur de sycomores. » Sous-entendu : pourquoi cela tombe-t-il sur moi ? Ne pourrait-on choisir quelqu'un d'autre, de plus idoine ? Jonas, lui, ne cherche pas à discuter et n'hésite pas un instant. Aussitôt le message reçu, il gagne en hâte et dans le silence de la fuite le port le plus proche et s'embarque sur un navire en partance pour Tarsis. Tarsis ? On ne sait pas bien où situer l'endroit, mais pour les Hébreux il s'agit d'une ville située à l'extrémité du monde. Quand nous sommes accablés, que nous souhaitons ne plus rien entendre, nous avons tous connu cette envie de partir, de fuir hors du monde, pour oublier et qu'on nous oublie. Pour Jonas, il y a sans doute tout simplement cela, la fuite devant l'insupportable. C'est l'habitude du tout puissant de se choisir un fils d'Israël pour aller expliquer au peuple qu'il doit changer radicalement de comportement. Prophète de malheur (un pléonasme ?), le malheureux est généralement mal accueilli, roué de coups, descendu

1. Je remercie Haïm Korsia pour sa lecture de ce texte. Bien entendu, l'auteur est seul responsable de ce qu'il contient.

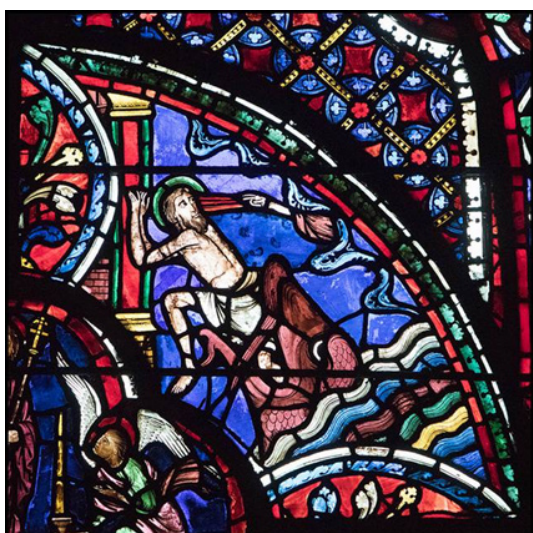
2. Allégoriques (Poznanski, 1900), lacaniens (Dray, 2015), jungiens (Renard, 2021), etc.

au fond d'un cloaque comme Jérémie ou scié en deux comme Isaïe. Reconnaissons que Jonas décroche la palme : ce n'est pas vers Israël qu'il est envoyé, lui, mais vers Ninive. Si l'on passe sur la longueur de la balade (environ mille kilomètres), voilà qu'un fils d'Israël est envoyé vers une ville immense, capitale d'un royaume à sa mesure, ennemie traditionnelle de Jérusalem, qui a ses propres divinités, pour lui signifier que le dieu d'Israël dont elle n'a cure l'a condamnée. Ce qu'on peut appeler sans grand risque de se tromper une mission-suicide. Mais il y a plus profond. Premier scénario, le plus attendu : Jonas se fait massacrer. Mais imaginons que Ninive se mette à l'écouter et se convertisse. Alors il sera démontré que les païens écoutent mieux la parole de D... que le peuple élu par lui. Alors sera sauvé un royaume puissant ennemi de ce peuple élu, et cela à cause d'un prophète venu de Jérusalem (on ne peut guère dire grâce à lui...). Que Dieu soit en courroux contre Ninive et envisage de la détruire ne peut qu'arranger Israël qui a tout à craindre

d'elle. Pourquoi Jonas, fils d'Israël, irait-il vers elle pour l'inciter à se réconcilier avec D..., donc potentiellement la sauver, au détriment du peuple élu ? Tout cela accable Jonas qui ne voit de salut que dans la fuite alors que le navire s'éloigne de la côte. On y parle toutes les langues et il y a là des Grecs sans doute, des Phéniciens, des Mèdes, des Perses et d'autres encore, marchands et marins. Jonas trouve enfin l'oubli dans le sommeil, accablé de tristesse, en fond de cale.

À quelques encâblures du port, la voile est hissée et aussitôt se lève une tempête étrange. Au loin, la mer semble calme et les autres nef naviguent tranquillement. Le grain ne semble être que pour eux. Sa voile carguée, le navire se couche sous les vagues, embarquant des paquets de mer de plus en plus pesants et nombreux.

Chacun se tourne vers ses dieux, qui Neptune, qui Poséidon, qui Baal, et aucun d'eux ne répond. On découvre le dormeur oublié et on lui demande à lui aussi de prier ses dieux. Puis, ne sachant plus que faire face à une situation dramatique et étrange, une tempête autour d'un seul navire, on tire les sorts et ils désignent Jonas. Il avoue aussitôt : son Dieu, unique, règne sur ciel, mers et terre qu'il a créées, et ils ont l'Un avec l'autre comme un différend. Ces hommes sont simples mais justes : ils ne cherchent pas à l'accabler, ni encore moins à se venger sur lui du péril qui les menace. Tout au contraire, la voile étant aussi inutile que dangereuse en pareille tempête, chacun s'active à nouveau sur sa rame pour essayer de rejoindre le port. Rien n'y fait. Alors Jonas se décide : Jetez-moi à la mer, et tout se calmera. Ils hésitent, rechignant à une telle extrémité. Puis s'y résolvent. L'un l'empoigne sous les bras, l'autre sous les pieds,



Jonas rejeté par le poisson (Cathédrale de Bourges)

et l'homme est passé par-dessus le bastingage. Une monstrueuse forme sombre longe alors le navire, et ils voient disparaître la tête de l'homme alors qu'aussitôt le calme revient. Pour eux qui ont tout fait pour éviter ce dénouement, un homme a été sacrifié, qui a assuré leur salut. Le ciel est redevenu d'azur, une douce brise s'est remise à souffler, la voile est hissée à nouveau et ils reprennent leur route, non sans révéler désormais le dieu du malheureux, si puissant.

Sans probablement qu'ils aient vu la scène, un poisson, une baleine dit-on, quelque monstre marin en tout cas³, a avalé le passé par-dessus bord. Nul besoin de recherches zoologiques poussées : aucune espèce connue ne peut répondre au signallement. Jonas est retranché du monde des vivants, lui-même dira qu'il est descendu au séjour des morts, le chéol. De là, il fait monter le chant de détresse de tout être humain accablé par une épreuve qui le submerge.

3. La Vulgate traduit : poisson de grande dimension (piscis grandis).

*Dans ma détresse j'ai invoqué l'Éternel, et il m'a répondu.
Du milieu du séjour des morts, je t'ai imploré, tu as entendu ma voix.
Le flot me ballottait au cœur des mers, et les courants m'enveloppaient ;
toutes tes vagues et toutes tes lames passaient sur moi.
Déjà je me disais: Je suis repoussé loin de tes regards!
Mais non, je veux contempler encore ton temple saint.
Les eaux m'investissaient, menaçant ma vie, j'étais cerné par l'Abîme,
Les algues étreignaient ma tête.
Précipité jusqu'à la racine des montagnes,
La terre me fermait ses barrières pour toujours.
Tu as sauvé ma vie de la perdition, Éternel, mon Dieu.
Quand mon âme, dans mon sein, allait défaillir,
Je me suis ressouvenu de l'Éternel, et ma prière a monté vers toi,
Vers ton sanctuaire saint.
Ceux qui s'attachent à de vaines idoles éloignent d'eux la miséricorde.
Pour moi, c'est en te rendant hautement grâce, que je t'offrirai des sacrifices.
J'accomplirai les vœux que j'ai prononcés.
Le secours vient du Seigneur.*

La tradition veut qu'il ait pu regarder par les yeux vitreux du monstre qui lui auraient servi de hublots, et que la montagne sous laquelle ils ont tous deux passé par une mer souterraine ait été celle du temple de Jérusalem, d'où son cri s'est élevé. Trois jours durant, soumis au jeûne, recroquevillé comme un fœtus dans le ventre de la bête, il a vécu la solitude de la mort. Puis le poisson l'a rejeté sur une plage.

Alors qu'il gisait encore sur le sable, cherchant sa respiration, la voix s'est de nouveau manifestée – lève-toi, va à Ninive, et dis-lui : encore quarante jours et cette ville sera détruite. La condamnation semble irrémédiable, le délai laisse planer un doute. Inutile de tenter de se dérober à nouveau, Jonas se met cette fois en route, courbé, enfilant les chemins poussiéreux et sans fin, perdu dans ses pensées. Arrivé sur place, il proclame ce qu'il lui a été demandé de dire. Quelqu'un traduit-il ses paroles, ou le timbre de sa voix parle-t-il de lui-même ? Nul n'est censé comprendre ses mots, ni encore moins se plier à un dieu inconnu. Pourtant, comme il le redoutait, dès le premier jour de sa prédication, ceux qui entendent ses annonces lui tournent le dos en silence, rentrent chez eux, et se mettent à jeûner. Le roi lui-même, averti, emporté par le mouvement général, descend de son trône, dégrafe son manteau et s'assoit dans la cendre. Qui sait, se disent-ils tous, peut-être fléchirons-nous ce dieu en colère. Et rien ne se passe en effet, pour cette ville où le

temps semble s'être arrêté, d'où toute activité s'est retirée, hommes et animaux ne se manifestant plus.

Jonas s'est retiré sur une colline où il s'est construit une cabane depuis laquelle il peut observer la cité déserte. Et il s'irrite, ne voyant rien arriver. On lui a demandé d'annoncer une catastrophe qui ne se produit pas, mission absurde. Résultat au-delà de tout ce qu'il pouvait craindre : Ninive s'est convertie au premier son de sa gorge. Ninive, ennemie d'Israël survit, le tout à cause de lui et malgré lui, alors qu'Israël est souvent plus rebelle.

La voix : as-tu raison de t'affliger ?

Lui : oui, et ma vie m'apparaît si dénuée de sens que je n'en veux plus.

Fin du dialogue. Fin apparente de tout dialogue. La nuit tombe.

Au matin, surprise, un arbre a poussé durant les ténèbres et couvre sa cabane de son ombre protectrice, lui apportant une fraîcheur agréable. Nouveau jour sans que rien ne se passe et nouvelle nuit.

Au matin, l'arbre, rongé par un parasite foudroyant, s'abat, et Jonas, contemplant toujours la ville, inanimée mais brillant au soleil, s'en désole en pleine chaleur.

La voix : tu déplores la mort d'un arbre, et moi j'aurais dû détruire une ville entière, hommes et bêtes ?

La question restera sans réponse.

Ce qui ne sera pas dit : que j'aie élu un peuple ne signifie pas que je suis indifférent à la douleur possible des autres peuples, qui sont miens tout autant. Au point de leur envoyer comme messager de paix et de vérité un enfant d'Israël, pour les changer. Tes raisons ne m'apparaissent pas mauvaises, elles sont bonnes même sans doute, mais rien au-delà de cela : tout être m'est cher.

Même s'il n'est pas prononcé, celui-ci ne peut être que le dernier mot.

Le Coran a consacré à l'homme de la baleine une sourate, transposant son nom depuis l'hébreu en Yunus. Pour le christianisme, il est signe : crucifié juste avant le shabbat, Yechoua ben Yossef ressuscite dans la nuit qui le suit, le troisième jour, étant descendu entre-temps auprès des morts pour leur apporter un message de vie et d'espoir. Y retrouvant peut-être, pour l'étreindre, ce prophète râleur et si émouvant ■

Références

Bible, Jonas – <https://www.torah-box.com/torah-pdf/neviim/jonas/>

<https://www.aelf.org/bible/Jon/1>

Coran, sourate 10, Yunus <https://www.le-coran.com/coran-francais-sourate-10-0.html>

Draï Raphaël (2015) "Le concept de vérité (émeth) dans la pensée juive", Cités, n° 2, pp. 75-88.

Jérôme (1985) Commentaire sur Jonas. Paris, Sources chrétiennes.

Poznanski Samuel (1900) "Tanhoum Yerouschalmi et son commentaire sur le livre de Jonas", Revue des études juives, vol. 40, n° 80, pp. 129-153.

- Remaud Michel (2013) “Paul et Jonas. Conversion des païens et salut d’Israël”,
Revue théologique de Louvain, vol. 44, n° 1, pp. 82-95.
- Renard Delphine (2021) “Au commencement de l’analyse : le syndrome de
Jonas”, Cahiers Jungiens de psychanalyse, 2021/2, n° 154, pp. 31-44.
- Stavy Jean-Claude (2017) “Jonas, ou : traverser le récit”, La Cause du Désir,
2017/2 (n° 96), pp. 183-191.